61)

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT 1256



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Le Retour de l'Age d'or en France 1789 pièce en 1. acte 1789.

THEATER

REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, EGALITÉ,

FRATERNITÉ

LE RETOUR
DE
L'AGE D'OR
EN FRANCE,
PAR LA BIENFAISANCE
DE
LOUIS XVI.
ET
DE SON MINISTRE.

Petite PIECE en un Acte, avec des Chansons joyeuses & grivoises.

Ridens ridendo, dicere veram.

1789.

PROSPECTUS.

ON ſuppoſe que le Roi va paſſer pour ſe rendre à l'Aſſemblée des Etats-Généraux, dont tous les Membres ſont arrivés & raſſemblés au Louvre ; que le Peuple, informé que dans cette Aſſemblée, tous les abus vont être réformés, d'où s'en ſuivra ſon bonheur, en témoigne ſa joie.

Les gens du Tiers-Etat les mieux inſtruits, appellent la réforme des abus, *le Retour de l'Age d'Or;* temps où tous les hommes étoient heureux, ſans diſtinctions ni priviléges, qui ne peuvent exiſter qu'au détriment des autres hommes, qui font la partie la plus nombreuſe de la Nation.

PERSONNAGES.

M. SUBTIL, *Auteur.*

M. BREDOUILLARD, *bel esprit.*

Troupe de Gens assemblés pour voir le Roi.

UN GASCON.

UN BOURGEOIS.

UN NOBLE BRETON.

UN AUTRE BOURGEOIS.

DEUX FORTS DE LA HALLE.

DEUX SUISSES.

DEUX POISSARDES.

UN IVROGNE.

UN HOMME DU PEUPLE.

Plusieurs Personnes du Tiers-Etat, qui se rassemblent pour témoigner leur joie.

UN SOLDAT, *ivre.*

Troupe de Poissardes & de Forts de la Halle, qui terminent la Pièce en dansant, chantant & faisant un Ballet burlesque.

LE RETOUR DE L'AGE D'OR EN FRANCE.

SCENE PREMIERE.

(*Le Théâtre représente une place publique de Paris, & vers le bord du Théâtre un Cabaret, à la porte duquel sont plusieurs Personnes qui boivent autour d'une table*).

M. SUBTIL, *Auteur*, & M. BREDOUILLARD, *bel esprit.*

M BREDOUILLARD (*parlant en bredouillant*).

EH ! non, M. Subtil, je vous dis & vous répete, que vous vous y êtes pris trop tard. Il pleut de tous côtés des écrits, à la louange du Roi & de

ſon Miniſtre; ils en ſont tellement ennuyés, qu'ils n'en veulent plus recevoir. Vous auriez dû, M. Subtil, lui préſenter votre Piéce plutôt.... C'eſt bien dommage! car ce que vous m'en avez lu, me plaiſoit beaucoup, & j'aurois ſouhaité qu'il l'eût reçue avant toutes les autres productions que le cœur & l'eſprit ont enfantées, pour ne pas tomber dans la répétition de tout ce qui a été dit, & paſſer pour un plagiaire.... De quoi diable auſſi vous aviſez-vous ſi tard? Vous avez beau dire qu'on ne s'aviſe jamais de tout, que c'eſt un in-promptu; il falloit vous en aviſer plutôt: le retour de M. NECKER à ſa place de Directeur-général des Finances, qui a été ſi bien accueilli de toute la France, ne devoit-il pas vous en faire naître l'idée? Votre cœur étoit-il muet alors? Vous qui, ſoit dit ſans vous bleſſer, avez fait tant d'Ouvrages ſi peu utiles à la ſociété, comment, dans ce tems-là, l'enthouſiaſme poétique, excité par le cœur & les circonſtances, ne vous a-t-il pas ſaiſi?

M. SUBTIL.

Mais point du tout, M. Bredouillard; vous vous chagrinez mal-à-propos; mon deſſein n'a jamais été de préſenter ma Piéce au Roi, des premiers.

M. BREDOUILLARD.

Oh! pour le coup, M. Subtil, je ne vous conçois pas, & vous êtes à la rebours des autres, car c'eſt la manie de tous les Auteurs d'être les premiers à préſenter leurs productions.

M. SUBTIL.

Eh bien, oui, vous avez raiſon; mais moi, tout au contraire, j'ai voulu attendre que tout le monde ait dit tout ce qu'il avoit à dire.

M. BREDOUILLARD.

Ma foi, M. Subtil, votre façon de penſer eſt une énigme pour moi, & je ne la devinerai jamais, ſi vous ne me l'expliquez.

M. SUBTIL.

Ah! très-volontiers, M. Bredouillard. Apprenez donc, que la vraie façon & la plus délicate, ſelon moi, de louer les gens, c'eſt de le faire après que tout le monde a parlé, & pour ainſi dire épuiſé la matiere; & cela ſans ſe faire connoître. Les louanges qu'on donne à celui qu'on loue, ſont toujours ſuſpectes, quand on ſe fait connoître; l'intérêt & l'eſpoir d'une récompenſe les ont la plupart du tems dictées. Je

conviens que je viens après mille autres qui ont pris les devans; mais que m'importe à moi? mon amour-propre eſt plus flatté d'être l'écho du Public, ſans me faire connoître: du moins j'aurai le plaiſir de dire du bien d'un Roi & d'un Miniſtre, qui le méritent ſi bien, ſans qu'on puiſſe ſoupçonner mes intentions! Que me fait à moi, ſi d'autres ont déja dit ce que je dis? Tant mieux, c'eſt une preuve que je ne ſuis pas un viſionnaire, ni un flatteur, qui attend une récompenſe; je ne veux tout ſimplement que ſoulager mon cœur: ſemblable en cela à un amant qui, loin de ſa maîtreſſe, fait redire aux échos les expreſſions de ſa tendreſſe, pour ſa propre ſatisfaction.

M. BREDOUILLARD.

Ah! M. Subtil, je n'ai plus rien à dire; votre façon de penſer eſt des plus délicates, & j'approuve votre motif. Vraiment, M. Subtil, vous êtes un homme d'eſprit, & ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je vous rends juſtice!

M. SUBTIL.

Ah! M. Bredouillard, vous me faites bien de l'honneur; mais pardon, il faut que je vous quitte pour aller mettre la derniere main à mon Ouvrage..... Adieu juſqu'au revoir.

M.

M. BREDOUILLARD.

Mais pendant que tout le monde s'efforce, à l'envi, de témoigner sa joie, chacun à sa maniere, resterai-je donc dans l'inaction, comme une bête, moi qui, sans trop me flatter, ai donné plus d'une fois des Ouvrages d'esprit qui m'ont fait honneur? Non, non, je veux aussi donner au Public un plat de mon métier.... (*Il se promene en rêvant.*) Oui, oui, c'est bien dit.... Mais quel plan choisirai-je? voilà justement ce qui m'embarrasse. Ce n'est pas que la matiere soit épuisée; au contraire, elle n'est que trop abondante; mais c'est que je ne voudrois pas tomber dans les répétitions. Tant de gens ont mis leur esprit en campagne, que je suis persuadé qu'ils m'auront volé toutes mes idées; & il ne seroit pas flatteur pour moi, d'aller redire ce que les autres ont déja dit. On diroit que je les ai copiés, & l'on me traiteroit de plagiaire, sans faire attention qu'il est bien difficile de ne pas se rencontrer quand il y a tant de bouches ouvertes pour dire des vérités.... Comment donc faire? (*Il réve un moment*). Ah! ma foi, il me vient une idée, à laquelle sûrement on n'a pas pensé.... Bon, bon, voilà justement mon affaire, & le sujet d'une Pièce de vers, auquel personne n'aura certainement pas pensé.... Je comparerai le Roi au bon Titus, Prince qui ne

comptoit ſes jours que par le nombre de ſes bienfaits, & qui croyoit n'avoir pas vécu, lorſqu'il en avoit paſſé un ſans avoir fait quelque bien à ſon Peuple.

Et je comparerai M. NECKER à Béliſaire, qui, par ſa modeſtie, ſa bonté, ſon affabilité, ſa bienfaiſance, ſon extrême ſenſibilité, & ſur-tout par un fonds d'humanité qui étoit la baſe de ſes vertus, le faiſoit adorer des Peuples.... N'eſt-ce pas là M. NECKER au naturel? Allons, allons vîte y travailler, de crainte que quelqu'un ne me vole encore cette idée, dont je ne prendrois pas cent louis.... (*s'arrêtant tout court*).... Mais des Critiques mal intentionnés, me diront peut-être que Béliſaire étoit un Général d'Armée, & que la comparaiſon cloche vis-à-vis un Miniſtre d'Etat, un Directeur-général des Finances?.... Bon! bon! ſi l'un ſauve ſa Patrie par ſa bravoure & ſon courage, s'il défend ſon Roi contre ſes ennemis du dehors, & gagne des victoires, l'autre défend une Patrie qu'il a adoptée pour la ſienne, contre des abus multipliés, qui écraſent la Nation; il défend ſon Roi contre les ennemis du dedans, de mauvais ſujets, qui, ſous le maſque emprunté de la vérité, cachent l'intérêt qu'ils ont de ſoutenir les abus; & ſans répandre du ſang, il rétablit l'ordre & la tranquillité dans le Royaume, en faiſant le bonheur du Roi & de la Nation. Béliſaire avoit

cent mille hommes à ses ordres, pour seconder son courage.; NECKER est seul contre tous; il s'enveloppe de sa vertu, & c'est par sa vertu qu'il gagne les cœurs & des victoires, & que tous les bons patriotes s'empressent de s'unir à lui pour le bien général.... Allons, & sans craindre les Critiques, allons au plus vîte graver toutes ces idées au burin.

SCENE II.

(*On voit paroître une foule de monde de tous états, qui se ramassent au fond du Théâtre, & y forment une foule, d'où partent des cris confus, parmi lesquels on en distingue, qui disent*) :

JE suis mort.... Attendez donc, vous m'écrasez.... J'étouffe, je n'en puis plus.... Mon chapeau.... Ma perruque.... Ma canne.... Mon épée.... Au voleur, au voleur.... A la Garde! à la Garde!.... Eh! mon Dieu, ayez pitié de moi.... Je suis grosse de sept mois, vous m'allez faire accoucher de force.....Miséricorde!.... Eh! que diable venez-vous faire ici, morbleu! quand on est dans l'état où vous êtes, on ne vient pas se fourrer dans la foule, on garde la maison.... —Pardi! voyez donc

ce biau Monſieur! cela lui eſt bian aiſé à dire; parce que je ſûis dans l'embarras, je ne pourrai pas mette le nez hors de la maiſon, & venir, comme les autres, voir note bon Roi, & cet honnête homme de Miniſtre, avec tous les bons patriotes qui vont s'aſſembler, pour faire le bonheur à tretous ?

SCENE III.

(*On voit ſortir de la foule un Gaſcon ſans perruque, & meurtri de coups, & avec lui un Bourgeois, avec ſon habit en lambeaux.*)

LE GASCON.

SANDIS! que je ſuis malheureux ! maudité curioſité! il m'en coûté ma perruque; uné perruque touté neube, qué j'avois achétée de hazard, ſur le quai des Morfondus, & jé ſuis meurtri de coups !

LE BOURGEOIS.

Parbleu! vous voilà bien malade! je vous conſeille de vous plaindre! mon habit eſt tout déchiré; je ſuis preſque mort des coups que j'a reçus; & j ai perdu par-deſſus le marché, ma bo

où il y avoit vingt-cinq louis d'or comptés. Plaignez-vous, je vous le conseille!

LE GASCON.

Cadédis! bingt-cinq louis d'or & moi n'abons jamais passé, par la mêmé porté. Si j'en abois perdu autant j'irois tout-à-l'heuré mé pendré. Jé donnerois ma bie pour mon Roi, si ellé lui étoit utile; mais bingt-cinq louis pour lé boir uné seulé fois! oh! ma foi, l'ami, c'est un peu trop cher pour un Gascon. A la vonne heure pour uné perruque & des coups de poings! Malgré tout, je beux encore y rétourner; & quand je débrois encore y laisser mon juste-au-corps, & m'en rébénir en chemise, cela m'est égal: si je le bois, jé sérai content. Allons, je bais risquer lé paquet. .... Il est si bon, si humain, cé bon Prince! il est si rare d'en boir de pareils, qu'on ne doit pas négliger l'occasion d'en boir un comme lui, quand on le peut. Jé né regretté qu'uné chose, c'est qué lé von Prince ne soit pas dé notré pays. Sandis! il seroit accompli.. Allons, allons, jé rentré dans la foule, au risque d'y périr.... Jé veux lé boir, moi; jé veux lé boir. (*Il rentre dans la foule*).

LE BOURGEOIS.

Et moi aussi allons, morbleu! il en arrivera ce qu'il pourra.... Je m'en moque.

SCENE IV.

DEUX FORTS DE LA HALLE (*sortent en colere de la foule, & prêts à se battre*).

LE PREMIER.

AH! chien, tu me le payeras: tu m'as estropié.. Vingt coups de poings sur ta chienne de gueule, vont me faire raison du mal que tu m'as fait.

LE SECOND.

Est-ce que c'est ma faute, à moi? Pardi! chacun est pour soi, ici.... Sauve qui peut: on me pousse, je tombe sur toi .. Tu me donnes des coups, je te les rends : est-ce que j'en peux? mais pourquoi te trouves-tu là... Tiens, chien, n'avance pas, crois-moi; car si tu avances, je te bâille une gifle sur ton chien de grouin, qui ne sera pas de paille.. Mais voyez donc cet enragé chien, ce visage de pendu! on me pousse; je tombe sur lui; je manque de me rompre la mâchoire; j'en ai encore la gueule toute ensanglantée, & ce mâtin viendra encore s'en prendre à moi!.. N'avance pas, te dis-je, car je t'applique sur le grouin le plus beau moule de gand, que tu aies jamais reçu de ta vie. .. Au surplus, tiens, si tu veux m'en croire, au lieu de cher-

cher gniole sans sujet, & de nous chamailler, tiens, le Roi va passer; allons le voir; ne manquons pas l'occasion, & je nous peignerons après, si tu veux.

LE PREMIER.

Parbleu! morgué, t'as raison, au bout du compte. Quand je te casserois la gueule & la mâchoire, cela n'empêcheroit pas que tu ne fus tombé sur moi; je n'en serois pas moins fracassé..... Allons, va, tiens, camarade, j'irons boire bouteille après, pour nous guérir; cela vaudra mieux que de nous battre... Allons, allons, courons vîte, ne perdons pas de temps. (*Ils vont rejoindre la foule*).

SCENE V.

DEUX POISSARDES (*accourent, & font ensemble le dialogue suivant.*)

MARGOT ET FANCHON.

MARGOT.

PARLEZ donc, ma Commère! & queu qui gnia donc de nouviau? & comme tout le monde coure!

FANCHON.

Dame! on dit comme ça, qu'c'eſt not' bon Roi qui va paſſer.

MARGOT.

Not' bon Roi !..... & queu-ce qu'il viant faire à Paris ?

FANCHON.

Oh dame ! on dit que c'eſt pour conſulter des gens qu'il a fait raſſembler de toutes les Provinces de la France, ſur les moyens de rendre le Peupe pus heureux qu'il n'eſt, & d'enrichir tout le monde à proportion chacun de ſon état, & on appelle cette aſſemblée des... des.... ah! je ne m'en ſouviens pus... ah! ſi, ſi, des Etats.... gé, gé, Généraux.

MARGOT.

Des Etats-Généraux, ma Commere! & queu gens ſont-ce là ? Qu'eſt-ce qui compoſe les Etats-Généraux?

FANCHON.

Dame! on dit comme ça que ce ſont des Députés de toutes les Villes du Royaume, qui viennent aux ordres du Roi, pour réformer, de concert avec li, un tas d'abus, avec l'aide deſquels les Grands

Grands & les Riches écrasent le pauvre Peuple. Mais comme te voilà ébaubie! Ne diroit-on pas que tu tombes du ciel? Est-ce que tu n'as pas encore entendu parler de ces Etats-Généraux?

MARGOT.

Eh! non, vraiment, en vla la première nouvelle.... (*sautant de joie*) j'arnigoi la bonne nouvelle! Il y a un temps infini que je n'sors pas de ma chambe. J'ons eu de la dispute avec not' homme, & j'nous sommes cognés la gueule, & le gueux m'a éreintée de coups: tant y a, que j'ai été contrainte de garder le lit jusqu'à présent! vla ma première sortie. Mon chien de mari ne m'a rian dit de la bonne nouvelle; le chenapan savoit bien qu'al'm' feroit plaisir, & c'est pour ça qu'il ne m'en a rian dit... Tu dis donc que ces gens, que tu nommes des Etats-Généraux, vont réformer tous les abus? Mais dis-moi donc ce que c'est que des abus?

FANCHON.

Oh, dame! ça n'est pas facile à expliquer; tout ce que j'en ai pu savoir d'un Maître à escrire qui demeure au cinquieme étage de not' maison c'est, m'a-t-i' dit, de mauvais usages & de mauvaises loix, que les plus forts ont établis sur les plus foibles; au moyen de quoi les plus forts

s'engraiſſent & regorgent de tous les biens, tandis que les plus foibles manquent de tout, & ſuccombent ſous le poids du fardeau qu'on leur fait porter ſans pitié, & qu'ils périſſent tôt ou tard de miſere : voilà tout ce que j'en ai pu ſavoir, & il m'a ajouté que, d'après cette réforme, tout le monde ſeroit heureux, & que les plus pauvres gens mettroient une poule dans leur pot ; & il nommoit ce temps-là, l'âge d'or.

MARGOT.

L'âge d'or ! l'âge d'or ! ma Commere ! comment ! tout le monde ſera couvert d'or ?

FANCHON.

Eh non ! non, ça veut dire que chacun ſera heureux dans ſon état, & qu'on appellera ce temps-là, l'âge d'or. Dame ! moi je n'en ſais pas davantage ; je te dis ce que le bon Ecrivain m'a dit.

MARGOT (*ſautant de joie*).

Une poule au pot ! queu plaiſir ! queu de réjouiſſances va y avoir ! Not' bon Roi eſt ſi bon & not' bonne Reine itou, que chacun a bien raiſon de courir après, pour leu' donner mille bénédictions ; car, morgué, c'eſt comme ſi c'étoit not' pere & not mere ; & ſi nous ne ſommes pas

auſſi heureux que nous devrions l'être, morgué! c'eſt qu'on les trompe; mais, va, laiſſe faire, à préſent qu'il a pris pour ſon homme d'affaire, le bon monſieu Necker, va, tout ira ben..... Stapendant, ma Commère, c'eſt ben heureux que tout ça tourne comme ça; car, entre nous ſoit dit, ma Commere, le Roi eſt un homme comme un autre; & les hommes, comme tu ſais, ne valont pas grand'choſe: & combien il y en a que ſi ils étoient les maîtres, ah! ah! ils nous arrangerions ben! mais lui, not' bon Roi, tout au contraire, il eſt not' maître, & ſtapendant il ne penſe qu'à nous faire du bien, & il ſe feroit plutôt du mal à lui-même, que de nous en faire. Ah! jarnigoi, ſi tous les hommes pouvont lui reſſembler, Paris, ma Commere, ſeroit un paradis: mais, bon! les chiens qu'ils ſont ne ſont jamais pus contens que quand ils pouvont nous faire du mal: je voudrois, pour moi, que le diable en eût emporté la moitié, à commencer par mon chien de mari.

FANCHON.

Va, va, ma Commere, parmi les hommes, il y en a de bons & de mauvais; c'eſt comme parmi nous autes femmes; n'y en a-t-il pas de bonnes & de mauvaiſes? Va, va, le bon Dieu a bien fait ce qu'il a fait; tout eſt compenſé: tout ce qu'il

y a, c'eſt que ſi tout ce qu'on nous promet arrive, nous allons être tous heureux, & plus de miſere; je pourrons mette la poule au pot quand je voudrons, & chanter la mere Godichon avec nos amis.

MARGOT.

Dame! not' bon Roi n'eſt pas comme ces gros Monſieux que je voyons tous les jours courir dans Paris dans leurs biaux carroſſes, & qui ne font pas pus de cas de nous, que ſi j'étions des chiens; & ça, parce qu'ils ſont pus riches que nous. Eh ben, s'ils ſont pus riches que nous, qu'ils dînions deux fois: je ſommes auſſi riches qu'eux quand j'ons le ventre plein. Au ſurplus, je ſommes de chair & d'os tout comme eux; & ſi j'avons pus de mal qu'eux à gagner not' pauve vie, je ſommes pus contens qu'eux, & j'avons pus de ſanté, cela vaut mieux que leurs richeſſes: gnia qu'à voir leur mine blême & efféminée. Morgué! je ne ſuis qu'une femme, mais qu'ils viennent avec moi, ces biaux Meſſieurs, faire le coup de poing, ils varront comme je les torcherai! Va, ſi je travaillons, & ſi j'avons du mal la ſanté nous en dédommage, & le plaiſir nous tient lieu d'argent..... C'eſt la chanſon qui le dit, & morgué c'eſt bian vrai..... Que le bon Dieu nous conſerve not' bon Roi, not' bonne

Reine, & toute la Famille Royale, & ce bon monſieu Necker; voilà tout ce que je demande. Tiens, morgué! ma Commere, les larmes me viennent aux yeux quand je penſe à ces bonnes gens.

FANCHON.

Et moi itou, ma Commere ; je friſſonne de plaiſir, & j'ai la peau en chair de poule quand j'en entends parler..... Mais, tiens, j'entends les cris de joie qui redoublont ; c'eſt sûrement le Roi qui paſſe : allons, Commere, courons vîte ſur ſon paſſage.

SCENE VI.

DEUX SUISSES (*viennent en cauſant enſemble*).

LE PREMIER SUISSE.

PARTI! par mon foi, camarate, nous faut auſſi voir ce pou Roi dont on dit tant de merveilles.

LE SECOND SUISSE.

Taupe, j'y conſens avec volontiers de pon cœur : moi, touchour content quand che vois de praves gens ; & ſi tu veux, nous faut poire à ſa

ſanté tout un chour . . . . . Qu'en dis-tu, camarate ?

LE PREMIER.

Parpleu ! va de bon cœur, & touchour razade : pendu qui s'en dédit. On ne peut faire trop d'honneur aux honnêſtes gens quand on en trouve : ils ſont ſi rares ! Entrons dans le cabaret du coin ; là nous attendrons avec patiament, le verre à la main, qu'il paſſe, tout en puvant à ſa ſanté. Morbleu ! camarade, il n'eſt pas Suiſſe, mais ventrepleu, il mériteroit bien de l'êttre.

LE SECOND.

Mon ! camarade, l'y eſtre pon Suiſſe.

LE PREMIER.

Pon ! tu t'y moquir, mon ami ; l'y eſtre bon France de la race des Pourpons nos anciens amis. L'y avre épouſé la Princeſſe Antoinette d'Autriche, fille de ſti bonne Reine d'Hongrie, que li avre tant fait parler d'elle, & héritiere de ſes vertus ; mais Louis Seiſe, mon ami, l'y eſtre pas Suiſſe, l'y eſtre pon Français.

LE SECOND.

Parpleu ! camarate, à qui viens-tu conter tout cela ? moi le ſauve auſſi bien que toi ; Louis Seiſe

l'y eſtre pas né en Suiſſe; mais l'y eſtre pas le pays où que l'on prend naiſſance qui donne le caractere de la Nation, l'y eſtre le cœur. Louis Seiſe l'y eſtre pon, franc & loyal; voila-t-il pas le caractere des Suiſſes? Donc moi avoir raiſon de dire qu'il eſt Suiſſe, puiſqu'il l'eſt par le cœur, quoique Français: l'y eſtre pas comme les cholis Meſſieus de France, qui l'y être comme de la crême fouettée, & dont le cerveau l'y eſtre plus plein de vent que de marchandiſes.

Un Suiſſe l'y eſtre pon, franc & loyal, & quand lui dire à un camarate: tiens, toi l'y eſtre mon ami, l'y eſtre la vérité qu'il dit, l'y eſtre pas comme dans ce pays-ci, où les trois quarts du temps, l'y eſtre qu'un chargon. Auſſi les Français diſent pien, que rien l'y eſtre plus rare qu'un véritable ami. Eh! morbleu! qu'ils aillent aux Treize-Cantons; ils en trouveront encore plus que davantache: l'y eſtre véritable que les Suiſſes n'avent pas des façons ſi chentilles comme ici; des cheſtes des minauderies; qu'ils ne font pas des révérences qui n'avrent plus de fin, des complimens à perte de veüe, & qu'ils ne ſavrent pas pirouetter ſur leurs pieds comme des girouettes; qu'ils vont & viennent tout ſimplement, tout bonnement, & agiſſent de même, ſans ſe piquer d'être ſi légers: mais auſſi, ſi ly eſtre plus peſans que les Français, la ſolidité & la

bonté de leur caractere, les en dédommache pien; & ſi je voulois parler de la bravoure & du courache des Suiſſes, parpleu, moi ne finirois plus.

LE PREMIER.

Ah! de ce coſté-là, camarate, faut convenir que les Français ne nous cédent en rien; toi l'y ſavre pien, que de toutes les Nations, l'y eſtre celle que nous eſtimons le plus, & avec laquelle, depuis tant de ſiécles noſtre amitié ne s'y eſtre jamais démentie.

LE SECOND.

Moi le ſavre pien; moi ne pas prétendre non plus leur refuſer les louanges qu'ils méritent; moi dirai même, que n'y avre pas un Peuple plus affable que lui, & qui exerce plus honoraplement l'hoſpitalité envers les étrangers. Moi l'y avre beaucoup voyaché, mais j'avouerai avre plaiſir que moi n'avre pas trouvé de Peuple plus aimable en général; l'y avre pon pon, cœur, l'y eſtre obligeant & généreux, beaucoup plus que davantache, & la légéreté qui fait leur appanache, ne lui ôte point le mérite dont lui eſtre en poſſeſſionnement, & que ſes plus grands ennemis ne peuvent s'empêcher de reconnoître... Mais tiens, nous parlementrons mieux de tout cela

cela le verre à la main. Allons, camarade ; entrons au cabaret. (*Ils entrent tous les deux au cabaret*).

SCENE VII.

(*Arrivent plusieurs personnes, Hommes & Femmes, de différens états, en dansant & chantant la Chanson qui suit, chacun son Couplet, & le Chœur répete le refrein*). Sur l'air *d'Henri IV.*

Enfin j'ai vu ce Prince aimable,
Des Français ce Roi si chéri ;
Sa douceur & son air affable
Gagnent tous les cœurs à l'envi :
L'ame satisfaite,
Croit voir en lui le grand Henri ;
Dans son transport elle chante & répéte,
Vive Louis ! vive Louis !
Vive Louis ! vive Louis !

Il fait répandre la mesure
De ses faveurs, de ses bienfaits ;
Ses vertus & son ame pure
Le font adorer des Français :
L'ame satisfaite
De voir un Pere si chéri,

De bon cœur chante, sans cesse répéte,
Vive Louis! vive Louis! *bis.*

Secondé par un honnête homme,
Que son cœur lui-même a choisi,
Etranger que chacun renomme,
Et compare bien à Sully:
L'ame satisfaite
De voir un accord si charmant,
De bon cœur chante, & sans cesse répéte,
C'est le siecle d'Henri le Grand,
C'est le siecle d'Henri le Grand.

Que n'avons-nous pas droit d'attendre
D'un couple si bien assortis?
Par les mesures qu'ils vont prendre,
Le bonheur va pleuvoir ici:
L'ame satisfaite
De voir un accord si charmant.
De bon cœur chante, & sans cesse répéte;
C'est le siecle d'Henri le Grand. *bis.*

Nous aurons long-temps la mémoire
D'un Roi si bon, si gracieux,
Et nous ferons passer l'histoire
De ses bienfaits à nos neveux:
L'ame satisfaite
Des arrieres-petits-fils,

Même après nous fera souvent la fête
Et du Ministre & de Louis. *bis.*

SCENE VIII.

(Un Noble Breton paroît sur la Scène, tout bouffi d'orgueil ; il interrompt les Chanteurs, & avançant gravemant au milieu d'eux ; après les avoir regardés en silence & avec hauteur & mépris, il leur tient le discours qui suit) :

LE NOBLE BRETON.

A-T-ON jamais fait un pareil tapage ? Quel est donc le sujet de tant d'extravagances ?

UN BOURGEOIS.

Monsieur, c'est au sujet de l'arrivée du Roi à Paris, que le Peuple témoigne sa joie, & fait ici l'éloge du Roi & de son Ministre, qui chaque jour signalent leur bonté envers le Peuple, & leur pitié envers les malheureux, en leur faisant donner tous les secours nécessaires pour soulager leurs miseres, & prenant des mesures pour rendre le Peuple plus heureux.

LE NOBLE BRETON.

Quelle folie ! ou plutôt, quelle bêtise ! Voilà-

t-il pas un beau ſujet de faire tant de bruit? La bonté, la pitié! à quoi tout cela ſert-il? Le Peuple, les malheureux! & que m'importe à moi, qu'un autre ſoit dans la miſere? eſt-ce moi qui en ſuis la cauſe? Le Peuple, de la canaille! ſi le ſort l'a mis dans la miſere, eſt-ce à moi de l'en tirer? Pourvu que j'aye ce qu'il me faut, que je nage dans l'opulence, eh! que m'importe, encore une fois, à moi la miſere des autres? C'eſt aller contre la volonté ſuprême de changer leur ſort en mieux, & faire ce qu'elle n'a pas jugé à propos de faire.

L'orgueil fut de tout temps l'apanage des Grands; c'eſt le bien qu'en naiſſant ils eurent pour patrimoine.

Quoi donc! oubliant ma naiſſance & mon rang j'irois de ma grandeur avilir l'excellence, en m'abaiſſant à tendre la main à des gueux.

Non, non, un Noble Breton ne commettra jamais une pareille impertinence; & votre Roi, loin d'être ſi bon, devroit être au contraire d'un caractere dur & cruel; il devroit vous dire: Rampez, faquins, & tremblez devant moi & devant ma nobleſſe. Heureux! cent fois heureux! ſi dans votre miſere je veux bien vous aider d'un peu de mon ſuperflu, vous aſſigner un coin pour

y gratter la terre, & vous donner du pain quand je n'en voudrai plus.

Tout le monde fait des huées après lui; on le pouſſe, on le balotte, on lui jette ſa perruque à terre, on lui fait des avanies, & on le met dans un état à faire peur. Il ſe ſauve en courant par-tout ſur le Théâtre, en criant, en vomiſſant des injures contre le Peuple qu'il appelle canaille; vers de terre, excrément de nature, &c. &c. Il ſe ſauve, & le Peuple court après lui. Il reſte ſur le Théâtre deux perſonnes bien miſes, qui ont entendu les diſcours du Breton, & qui vont faire le ſujet de la Scene ſuivante.

SCENE IX.

M. DE SEMBOR, *&* *le* MARQUIS DE MORLON (*ſans ſe connoître*).

M. DE SEMBOR.

OH Ciel! eſt-il poſſible qu'un homme qui ſe dit Noble, puiſſe pouſſer l'arrogance & l'orgueil à un pareil degré! Quel ſeroit donc la Nobleſſe en France, ſi tous ceux qui la compoſent penſoient de même? Mais il faut rendre juſtice au Corps reſpectable qui la compoſe; s'il y a

parmi eux des membres gâtés, il y en a auſſi qui ſont ſains.

LE MARQUIS.

Oui, oui, Monſieur, il ne faut pas juger de la Nobleſſe en général par ce vilain échantillon. Nous ne penſons pas de même dans notre Province du Dauphiné. J'ai l'honneur d'être un membre du Corps de la Nobleſſe, & je puis vous aſſurer que nous ſommes tous bien éloignés de penſer de même que ce Breton.

M. DE SEMBOR.

Quoi! Monſieur, vous êtes un Gentilhomme du Dauphiné! de cette Province qui vient de s'immortaliſer à jamais par ſa bonne conduite. Oſerai-je, Monſieur, vous demander votre nom?

LE MARQUIS.

Je m'appelle le Marquis de Morlon. Et vous, Monſieur, pourrois-je ſavoir le vôtre.

M. DE SEMBOR.

De Sembor, Monſieur, pour vous rendre mes devoirs.

LE MARQUIS.

Votre état, s'il vous plaît?

M. DE SEMBOR.

Hélas ! Monsieur, je ne suis que du Tiers-Etat, & ce n'est sûrement pas la peine qu'un homme comme vous y fasse attention.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, Monsieur, s'il vous plaît ? Il y a certainement des gens très-estimables & très-respectables dans cette classe, & très-utiles dans la société, à toutes sortes d'égards. Dites-moi, je vous prie, votre état, sans façon, & faites attention que vous parlez à un Gentilhomme du Dauphiné.

M. DE SEMBOR.

Eh bien ! Monsieur, puisque vous l'exigez ; j'ai l'honneur d'être de plusieurs Académies savantes de l'Europe, & entr'autres de l'Académie Royale des Sciences de Paris, & que je jouis de vingt mille livres de rente.

LE MARQUIS.

Comment donc ! Monsieur, vous aviez peine de vous nommer, & de vous faire connoître, parce que vous êtes dans la classe du Tiers-Etat ! Eh quoi donc ! n'êtes-vous pas aussi utile, & même plus que nous, à la société dans votre genre ? Un Gentilhomme est fait pour défendre

son Roi & sa Patrie, & doit être toujours prêt à verser son sang pour l'un & l'autre : mais on n'est pas toujours en guerre, & la paix vient. Que faisons-nous alors ? nous nous reposons sur nos lauriers, en jouissant des honneurs, des grades, des distinctions & des pensions que le Prince nous a accordés pour prix de nos services. Vous, MM. les Savans, vous vous occupez pendant ce temps-là à nous instruire, à nous procurer de nouvelles connoissances, des découvertes utiles ; à perfectionner les mœurs, les arts & les sciences, émus & excités par la seule gloire d'être utiles à l'humanité.

Vous ne versez pas votre sang ni celui des autres ; vous n'exposez pas votre vie dans les combats ; vous ne risquez pas d'être estropiés comme nous, il est vrai ; mais aussi vous n'avez pas les mêmes espérances & les mêmes récompenses à espérer. Votre gloire est bien différente de la nôtre, mais elle n'est pas moins réelle ; votre récompense est dans votre cœur ; & je ne sais, à bien dire, laquelle des deux vaut mieux.

Si nous servons la Patrie avec nos bras & notre courage, en exposant notre vie, vous la servez de votre côté par votre étude & par votre service, dont les rayons salutaires vont éclairer non-seulement notre Patrie, mais encore les pays les plus reculés.

Enfin,

Enfin, dans cette classe du Tiers-Etat, où vous semblez rougir d'être confondus, combien existe-t-il encore d'autres individus estimables à tous égards, & qui servent utilement leur patrie dans un autre genre, à compter depuis le Laboureur, qui nous fait vivre; le Négociant, qui, par son commerce, satisfait à tous nos besoins; le Marchand, qui rassemble dans son magasin de quoi nous vêtir, & satisfaire notre frivolité; l'Avocat, qui défend la veuve & l'orphelin, &c. &c. enfin, jusqu'au Cordonnier, qui nous fait des souliers, & sans le secours duquel il nous faudroit marcher nuds pieds. Pourquoi donc feroit-on moins de cas de cette derniere classe que des deux premieres?

Seroit-ce donc parce que, dans la premiere, les Membres qui la composent, jouissent du cinquieme du revenu de l'Etat, pour prier Dieu pour nous, comme si nous n'étions pas bons pour le prier nous-mêmes? Et la seconde, parce que que ses Membres ont des bras & du courage pour battre les ennemis, & qu'ils exposent leur vie? Tout cela est à merveilles.

Mais le génie, la science, les talens, les arts, le commerce, ne sont-ils rien dans un Etat? Que feroient ces deux premieres classes, & que deviendroient-elles avec leurs honneurs, leurs

grades, leurs distinctions & leurs richesses, si cette derniere classe, qu'ils mépriſent, leur refuſoit ſon ſecours? A quoi ſerviroient les prieres des uns, & les bras & le courage des autres? Il faut convenir que les hommes ſont bien injuſtes!

Il faut de la ſubordination dans toute ſociété, des Chefs, & d'autres qui obéiſſent; mais cette ſubordination ne doit pas être exercée à toute rigueur. Une ſociété doit être conſidérée comme ne faiſant qu'une même famille, dans laquelle il y a des aînés, des puînés: & des Cadets, le Roi & la Reine en ſont le pere & la mere, qui donnent à chacun de leurs enfans, les diſtricts qu'ils doivent, cultiver; les emplois & les fonctions que chacun doit remplir. Arrive-t-il quelqu'inconvénient dans la famille, le pere aſſemble ſes enfans pour conférer en ſemble des moyens d'y remédier. Voila ce que doit être une ſociété ſage, bien conduite, dont les Membres doivent tendre au bonheur général.

Et pour tout dire, en un mot, c'eſt par les vertus & les actions que les hommes doivent être diſtingués entr'eux. Si le haſard m'a fait naître d'un ſang recommandable par la vertu & les actions de mes ancêtres, & héritier des honneurs & des richeſſes qu'ils ont mérités, je ne me porte

pas auſſi héritier de leurs vertus : ſi j'ai dégénéré, je mérite moins de conſidération que le Cordonnier du coin de la rue, qui, faiſant moins de bruit que moi, eſt véritablement utile à la ſociété en faiſant des ſouliers. Enfin, je reſſemble au bled que le Laboureur a ſemé, & qui n'a produit que de l'ivraie.

M. DE SEMBOR.

En vérité, M. le Marquis, je ſuis extaſié de vous entendre parler de la ſorte. Il ſeroit bien à ſouhaiter que la Nobleſſe fût bien pénétrée de toutes les vérités que le cœur vient de vous dicter : mais, hélas! combien le nombre de ceux qui penſent comme vous eſt petit! Et que ce ſeroit bien là le cas de peſer les hommes dans la balance du vrai mérite, & non pas de les compter, comme on fait!

Mais on ne finiroit pas, ſi on vouloit épuiſer cette matiere, & des affaires importantes m'obligent de vous quitter : charmé d'une rencontre auſſi heureuſe, je prendrai, M. le Marquis, ſi vous me le permettez, la liberté de vous aller préſenter mes reſpects, & de cultiver une connoiſſance telle que la vôtre.

LE MARQUIS.

Venez, M. de Sembor, vous me ferez toujours

grand plaisir. J'aime beaucoup les savans, surtout ceux qui ne sont pas toujours hérissés de science, & trop convaincus de leur savoir.

SCENE X.

(*Dans ce moment, entrent plusieurs personnes, Hommes & Femmes, qui chantent & dansent la Chanson qui suit, sur un air de la Comédie Italienne; Air de M. Sodi* : A la Ville faisons retraite, &c. *Chacun dit son Couplet; on fait chorus en dansant*).

OU peut-on voir un si bon Roi,
Que Louis XVI notre Pere,
Dont la bienfaisance est la loi?
Je vous le dis de bonne foi;
Voyagez, parcourez la terre,
Vous n'en verrez guere. *bis.*

Un Ministre qu'en France on voit
D'un aussi loyal caractere,
Bienfaisant, l'ami de son Roi:
Je vous le dis de bonne foi;
Voyagez, &c. *Chorus.*

Un Peuple si franc & si droit,
Aussi fidele, aussi sincere,
Et qui chérisse autant son Roi :
Je vous le dis de bonne foi ;
Voyagez, &c. *Chorus.*

Cherchez un Pays où l'on soit
D'un aussi charmant caractere,
Et sous une aussi douce loi.
Je vous le dis de bonne foi ;
Voyagez, &c. *Chorus.*

Où l'on boive d'aussi bon vin,
Où l'on fasse aussi bonne chere,
Où le beau sexe soit enfin
Si galant, si tendre & si fin.
Voyagez, &c. *Chorus.*

Voulez-vous vivre en liberté,
De tout avoir la jouissance,
En conservant l'honnêteté
Qu'on doit à la société :
Apportez beaucoup de finance,
Et venez en France. *Chorus. bis*

Voulez-vous avoir des amis,
Et jouer l'homme d'importance,
Avoir du plaisir à tout prix,

Que chacun de vous soit épris :
Apportez beaucoup de finance,
Et venez en France *bis,*

Il n'est point de lieu si charmant
Que Paris, cette Ville immense,
Où, comme par enchantement,
On trouve tout pour de l'argent :
Apportez beaucoup de finance,
Et venez en France. *bis.*

Croyez-moi, fiers Milords Anglais ;
Pour adoucir votre existence,
Profitez d'un moment de paix ;
Quittez un air malsain, mauvais :
Apportez beaucoup de finance,
Et venez en France. *bis.*

A vous parler bien franchement
Ce n'est pas toujours l'opulence,
Qui peut rendre heureux & content ;
Mais c'est un bon Gouvernement.
On peut, avec peu de finance,
Être heureux en France. *bis.*

Loin du bruit vivant, retiré,
Comme un homme sans conséquence,
Et de tout le monde ignoré,

Sans orgueil & sans vanité,
On peut, avec peu de finance,
Être heureux en France. *bis.*

SCENE XI.

(*Grand nombre de Bourgeois de la ville de Paris, viennent sur le Théâtre avec leurs Femmes*).

LISIMOND.

CHERS Camarades, il est de notre devoir de célébrer la prochaine Assemblée des Etats-Généraux, qui vont enfin réformer tous les abus qui rendoient, sur-tout, dans cette Ville, capitale de la France, le Tiers-Etat si vil & si mépriſable aux yeux des Grands; &, comme hommes, nous allons enfin jouir des prérogatives & des priviléges de l'humanité, qui est sans contredit un droit de la nature & des gens. Le Roi se déclare notre pere, & son Ministre des Finances nous considere comme si nous étions ses freres. Par cet accord charmant entre le Roi & son Ministre, & le concours des Etats-Généraux, nous ne seront plus regardés comme des hommes faits pour porter un double fardeau, au risque de suc-

comber sous le poids de l'injustice, du sort & du hasard : l'Age d'Or va renaître en France, & tout le monde sera heureux dans son état, autant que l'homme peut l'être sur cette terre.

DORANTE.

C'est bien dit, cher camarade, & c'est bien aussi notre intention : tous les braves gens qui nous entourent, sont des Citoyens bons patriotes, que le même desir rassemble, en attendant le feu d'artifice qu'ils doivent faire tirer ce soir, pour célébrer un événement aussi remarquable, & après lequel nos pauvres ancêtres ont tant soupiré. Allons, mes amis, crions jusqu'à perdre haleine :

Vive le Roi, son Ministre & toute la Famille Royale!

(*Tout le mond répete en chœur, à plusieurs reprises*) :

Vive le Roi, son Ministre, & toute la Famille Royale !

DORANTE (*appelle un Garçon*).

Holà ! Garçon.

LE GARÇON.

On y va..... Qu'y a-t-il, Messieurs, pour votre service.

DORANTE.

DORANTE.

Allons, des tables, des chaises, du vin & des verres: vite & prompt.

LE GARÇON.

Dans le moment, vous allez être servis.

(Il apporte des tables, des chaises, des verres & du vin, & chacun prend place; on boit & l'on chante, & on se lève pour chanter & danser, le refrein de la Chanson en chorus: dont la Musique est à la fin).

DORANTE (*chante*).

Que chacun de nous se livre
Au plus aimable transport:
Le Roi, que Dieu fasse vivre,
Va ramener l'Age d'Or.
Vive, vive Louis XVI!
Nous allons jouïr des douceurs du plus heureux sort.
Nous serons tous à notre aise,
Au retour de l'Age d'Or. *bis.*
Vive, vive, &c. *chorus*

Secondé par un Ministre
Bon Français, quoiqu'Etranger,
Qui sa finance administre
En sage & bon ménager.
Vive, vive, &c.

De Sully la vraie image ;
De ſon Roi, il eſt l'ami ;
Par ſes ſoins, tout brigandage,
Sans égard, ſera puni.
Vive, vive, &c.

A l'avenir la Nobleſſe,
Le Peuple avec le Clergé,
Comme étant de même eſpèce,
Seront ſans rivalité.
Vive, vive, &c.

Bientôt on verra la France
Plus brillante que jamais ;
Par-tout ſera l'abondance,
De l'union les effets.
Vive, vive, &c.

L'art aidé de la ſcience,
Va tout perfectionner :
On verra la confiance
Par-tout ſe renouveller.
Vive, vive, &c.

Sans procès & ſans querelle
Les Français vivront entre eux,
D'une amitié fraternelle,
Jouiſſant d'un ſort heureux.
Vive, vive, &c.

Ce qu'Henri desiroit faire,
Notre Louis le fera :
Chaque pauvre mercénaire
Dans son pot la poule aura.
Vive, vive, &c.

Morte sera la chicane ;
Tout procès aura sa fin ;
Et sans payer de douane,
On pourra boire son vin.
Vive, vive, &c.

La taxe territoriale
Suffira pour tout Impôt,
Et la Ferme générale
Au diable, avec ses Suppôts.
Vive, vive, &c.

Chacun sera philanthrope,
Ami de l'humanité :
On verra toute l'Europe
Rechercher notre amitié.
Vive, vive, &c

Le Bourgogne & le Champagne
Couleront comme de l'eau :
Du bon pays de Cocagne
Paris sera le tableau.
Vive, vive, &c.

Ce ne ſera qu'au mérite
Qu'on donnera les emplois,
Et l'on en prendra l'élite
Pour faire obſerver les loix.
Vive, vive, &c.

On verra la Bienfaiſance
Réformer tous les abus,
Et le riche à l'indigence
Donner de ſon ſuperflu.
Vive, vive, &c.

Les Charges & les Offices
Seront ſans vénalité:
Le Plaideur par les épices,
Ne ſera plus écraſé.
Vive, vive, &c.

On n'aura plus à ſe plaindre
D'Avocats ni Procureurs:
On les verra ſe reſtreindre,
Devenir médiateurs.
Vive, vive, &c.

On verra l'agriculture
Défricher nos vieux gazons,
Et nos champs par la culture
Produire d'amples moiſſons.
Vive, vive, &c.

Les femmes seront fidelles,
Les maris constans & bons:
Ils n'iront jamais sans elles
Dans des petites maisons.
Vive, vive, &c.

La fille la plus coquette
Ne vendra plus ses faveurs:
Le cœur sera l'interprête
Des mutuelles ardeurs.
Vive, vive, &c.

Hâtez-vous donc de renaître
Charmant temps de l'Age d'Or:
Dépêchez-vous de paroître
Pour nous faire un si beau sort.
Vive, vive, &c.

Que notre Ange tutélaire,
Necker, ce second Sully,
De son sage ministère
Recueille enfin le doux fruit.
Vive, vive, &c.

France, cesse donc tes larmes;
Tes malheurs sont à leur fin.
Sous un tel Roi plus d'alarmes;
Va ton bonheur est certain,
Vive, vive, &c.

Auprès de lui la cabale
Que tant de mauvais sujets
Forment dans la Capitale,
Sera vaine & sans effets.
Vive, vive, &c.

Necker arrachera le masque
Dont se couvrent les flatteurs,
Sans craindre la bourasque,
Fera tête aux cabaleurs.
Vive, vive, &c.

Arrivez, compatriotes,
Et dans un parfait accord,
Montrez-vous bons patriotes,
En protégeant l'Age d'Or.
Vive, vive, &c.

SCENE XII.

Un Soldat ivre arrive sur le Théâtre, & interrompt les Chanteurs, en chantant sur l'air: *Je veux toujours me coucher ivre.*

LE SOLDAT.

Je veux ce soir me coucher ivre,

Pour, à ce bon Roi, faire honneur:
Mon nom de guerre eſt la Terreur:
La gloire & le vin me font vivre.
Quand j'ai bien bu, morbléu!
Je ſuis un grand Capitaine;
Je ſuis un grand Capitaine, morbleu!
Je vaux un ſecond Turenne.

(*Il tire ſon ſabre, & eſpadonne avec*).

Morbleu! quand je vas à la guerre
En tous lieux je porte l'effroi,
Et je détrônerois un Roi
Rien qu'avec mon ſabre & mon verre;
Car, quand j'ai bu, morbleu!
Je ſuis un grand Capitaine;
Je ſuis un grand Capitaine, morbleu!
Je vaux un ſecond Turenne.

Oui, je renverſerois par terre
Le plus redoutable ennemi,
Et lui ferois crier merci
Rien qu'avec mon ſabre & mon verre;
Car quand j'ai bu, morbleu!
Je ſuis un grand Capitaine;
Je ſuis un grand Capitaine, morbleu!
Je vaux un ſecond Turenne.

(Regardant toute la Compagnie, qui l'écoute en riant. Il dit) :

Bon jour, mes amis ; vous voilà bien en joie, ainsi que moi.

LÉANDRE.

Oui, Monsieur, & nous sommes payés pour cela; car nous sommes des gens du Tiers-Etat, qui étoient écrasés par le poids énorme du fardeau qu'on nous faisoit porter sans pitié, & dont la bonté du Roi nous diminue la moitié.

LE SOLDAT.

Oh ! vous êtes des gens du Tiers-État ! parbleu ! j'en suis bien aise ; touchez là ; j'en suis un Membre aussi, moi, & j'en fais gloire ..... Ce sont là vos femmes, sans doute ? Parbleu ! il faut que je les embrasse par rapport à la circonstance. *(Il va pour les embrasser ; elles se sauvent en riant ; il court après, & en embrasse deux ou trois)*. Comment ! morbleu ! elles sont bien aimables ; & je ferois bien chambrée avec elles.

LÉANDRE.

Ah ! Monsieur, nos femmes sont toujours assez jolies

jolies, quand elles rempliſſent leur devoir, & c'eſt auſſi ce qu'elles font.

LE SOLDAT.

Parbleu! vous avez raiſon..... mais encore faut-il que le vin rappelle un peu ſon buveur... Tenez, vous me paroiſſez de bonnes gens & de bons vivans..... ſi vous voulez.... morbleu! je ſerai des vôtres.

TOUS ENSEMBLE.

Ah! Monſieur, très-volontiers: vous nous ferez honneur & plaiſir.

LE SOLDAT.

Votre vin eſt-il bon? car.... on fait de mauvaiſe muſique avec de mauvais vin.... Holà! hé, Garçon..... une chaiſe & un verre..... Oui, vous me paroiſſez de bons vivans..... Moi, j'en ſuis un autre.... Votre vin eſt bon.. & palſembleu! allez..... ne vous embarraſſez pas..... nous ferons de bonne beſogne enſemble..... Mais commencez par me faire boire un coup..... car j'étrangle de ſoif. (*On apporte une chaiſe & un verre avec du vin, & tout le monde boit & trinque enſemble*). Allons

morbleu ! camarades, à la santé du Roi, de la Reine, de M. Necker, & de toute la Famille Royale (*chacun répete, à la santé, &c.*) .... Tenez, je me suis déjà grisé à Paris .... à force de boire à cette santé-là ..... mais ça n'importe..... je suis honnête homme ; & quand je devrois me soûler tout-à-fait..... je suis honnête homme, & j'y boirai bien encore. (*On trinque, & l'on boit encore ; & après avoir bu, le Soldat chante encore*, sur l'air : *Reçois dans ton galetas.*

Quand il s'agit de mon Roi,
Je bois & me bats en diable,
Et je renverse sous moi
L'ennemi le plus redoutable.
Ah ! Louis est un héros,
Des Rois il est le plus aimable ;
Ah ! Louis est un héros,
Pour lui je voudrois cent brocs,
Et mon sang de même à grands flots. (*bis*).

LE SOLDAT.

Allons, morbleu ! mes amis, *chorus* (*Tout le monde répete*) : Ah ! Louis, &c.

SCENE XIII.

(*Une troupe de Poissardes & de Forts de la Halle viennent en dansant & chantant ce qui suit, & tout le monde se mêle avec eux, ce qui forme un Ballet burlesque & comique.*)

UNE POISSARDE (*chante* sur l'air : *Relan tan plan tirelire, &c.*)

J'AVONS vu notre bon Roi,
Reli, relon, relan, tan plan tirelire en plan,
Et ce Ministre si bon ;
Ils se sont mis à rire,
Ils se sont mis à rire,
Relan tan plan tirelire,
Avec un air de bonté,
Reli, relon, relan tan plan tirelire en plan,
Qui nous a tretous percé
D'un trait tout de flamme
Qui pénétroit l'ame,
Relan tan plan tirelire :
J'ons crié tant que j'ons pu,
Reli, relon, relan tan plan tirelire en plan,
Et jusqu'à n'en pouvoir pus,

Dieu les faſſe vivre,
Relan tan plan tirelire,
Cent ans & puis par-delà ;
Dieu les faſſe vivre ;
Dieu les faſſe vivre,
Relan tan plan tirelire,
Et la bonne Reine itou,
Reli, relon, relan tan plan tirelire en plan,
Pour le bonheur à tretous,
Dieu les faſſe vivre ;
Dieu les faſſe vivre,
Reli tan plan tirelire,
Et j'aurons la poule au pot,
Reli, relon, relan tan plan tirelire en plan,
Avec vin & bon fricot,
Relan tan plan tirelire,
Comme je ribotterons !
Reli, relon, relan tan plan tirelire en plan,
Je boirons à plein cruchon ;
Dieu les faſſe vivre,
Reli tan plan tirelire,
Reli tan plan tirelire,
A plein goſier nous crierons,
Reli, relon, relan tan plan tirelire en plan,
A plein goſier nous crierons,
Dieu les faſſe vivre,
Dieu les faſſe vivre,

Reli tan plan tirelire ;
Cent ans, & puis par-delà ;
Reli, relon, relan, tan plan tire lire en plan.
Cent ans, & puis par-delà,
Sans dire jamais holà ;
Dieu les faſſe vivre,
Reli tan plan tirelire ;
Je ſoufflerons dans ce cruchon,
Reli, relon, relan tan plan tire lire en plan.
En l'honneur d'un Roi ſi bon,
Que Dieu faſſe vivre ;
Que Dieu faſſe vivre,
Reli tan plan tirelire,
Cent ans, puis par-delà,
Reli, relon, relan tan plan tirelire en plan.
Cent ans, & puis par-delà,
Sans dire jamais holà.

Les Chanteurs & Danſeuſes s'en vont en continuant toujours de chanter & danſer. La Toile baiſſe & la Piece finit.